



Aline s'agenouilla devant le lit. — Page 54, col. 1.

attendre, il se porta énergiquement vers les sphères supérieures où le feu semblait l'enlever.

Dès ce moment les yeux d'Althotas, qui semblaient retrouver leur vie au premier reflet de la flamme, prirent un point de vue vague, perdu, qui n'était ni le ciel ni la terre, mais qui semblaient vouloir percer l'horizon. Calme et résigné, analysant toute sensation, écoutant toute douleur, comme une dernière voix de la terre, le vieux mage laissa échapper sourdement ses adieux à la puissance, à la vie, à l'espoir.

— Allons, allons, dit-il, je meurs sans regret ; j'ai tout possédé sur la terre ; j'ai tout connu ; j'ai pu tout ce qu'il est donné à la créature de pouvoir ; j'allais atteindre à l'immortalité.

Balsamo fit entendre un sombre rire dont le sinistre éclat rappela l'attention du vieillard.

Alors Althotas, lui lançant à travers les flammes qui lui faisaient comme un voile un regard empreint d'une majesté farouche :

— Oui, tu as raison, dit-il, il y a une chose que je n'avais pas prévue ; je n'avais pas prévu Dieu.

Et, comme si ce mot puissant eût déraciné toute son âme, Althotas se renversa sur son fauteuil ; il avait rendu à Dieu ce dernier soupir qu'il avait espéré soustraire à Dieu.

Balsamo poussa un soupir ; sans essayer de rien soustraire au bûcher précieux sur lequel cet autre Zoroastre s'était couché pour mourir, il redescendit près de Lorenza, et lâcha le ressort de la trappe, qui alla se rajuster au plafond, dérobant à ses yeux l'immense fournaise qui bouillonnait, pareille au cratère du volcan.

Pendant toute la nuit, la flamme gronda au-dessus de la tête de Balsamo comme un ouragan, sans que Balsamo fit rien pour l'éteindre ou pour la fuir, insensible qu'il était à tout danger près du corps de Lorenza ; mais, contre son attente, après avoir tout dévoré, après avoir mis à nu la voûte de la brique dont il avait anéanti les précieux ornements, le feu s'éteignit, et Balsamo entendit ses der-

niers rugissements, qui, pareils à ceux d'Althotas, dégénéraient en plaintes et mouraient en soupirs.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

GERFAUT

PAR CHARLES DE BERNARD.

Lorsque Aline entra le matin chez sa belle-sœur, selon son habitude, celle-ci n'avait pas besoin de rejoindre l'indisposition qu'elle avait méditée, tant les sensations de cette nuit d'insomnie avaient pâli ses joues et altéré ses traits ; il était difficile d'imaginer un plus parfait contraste que celui des deux jeunes femmes en ce moment. Madame de Bergenheim, étendue dans son lit, immobile et blanche comme le drap qui l'enveloppait, ressemblait à Juliette endormie sur son tombeau ; Aline, rose, vive, pétulante, avait, plus encore que de coutume, l'air page que lui reprochait mademoiselle de Corandeuil. On eût dit Chérubin déguisé en demoiselle, et prêt, malgré ce travestissement, à poursuivre Suzanne ou à voler le ruban de sa maîtresse. Sur sa physionomie, l'adolescence féminine éclatait dans tout son luxe de folle insouciance, de désir vague, d'expansion naïve, de confiance sans bornes, d'engouement facile et capricieux. C'était cette grâce encore enfantine, plus vive que douce, plus gentille que touchante, qui rend les jeunes filles charmantes aux yeux, mais peu éloquentes au cœur, car elles sont les fleurs du jour, fraîches jusqu'à la verdure, et plus riches de couleurs que de parfums.

En contemplant ces joues si rosées, ces yeux si brillants, cette vie si pleine d'avenir, Clémence put à peine étouffer un soupir. Elle se rappela le temps où elle était ainsi, où le chagrin glissait sur son front sans le pâlir, où les larmes étaient séchées en sortant de ses yeux ; elle aussi avait eu

ses jours insouciant et joyeux, ses rêves de bonheur sans mélange.

Aline, après lui avoir présenté son front comme un enfant qui demande un baiser, voulut la lutiner suivant son habitude, mais sa belle-sœur lui demanda grâce par un geste languissant.

— Est-ce que vous êtes souffrante ? demanda la jeune fille avec inquiétude, et en s'asseyant sur le bord du lit.

Madame de Bergenheim sourit avec effort.

— Remerciez-moi de ma mauvaise santé, dit-elle, car elle va vous mettre dans les honneurs ; je ne pourrai sans doute pas descendre pour le dîner, et il faudra que vous me remplaciez. Vous savez que cela fatigue ma tante d'avoir à s'occuper des autres.

Aline fit une moue semblable à celle d'un sous-lieutenant qui se trouverait investi du commandement d'une division sans se sentir la capacité innée du grand Condé.

— Si je croyais que vous parliez sérieusement, répondit-elle, je vous jure que j'irais me mettre au lit tout de suite.

— Enfant ! ne serez-vous pas maîtresse de maison à votre tour, et ne faut-il pas vous y habituer d'avance ? C'est une excellente occasion, et avec ma tante pour guide, vous êtes sûre de vous en tirer à merveille.

Ces dernières paroles n'avaient pas été dites sans malice, car la jeune femme savait que, de tous les mentors possibles, mademoiselle de Corandeuil était celui qu'Aline redoutait le plus.

— Je vous en prie, ma bonne sœur, reprit celle-ci en joignant les mains, ne soyez pas malade aujourd'hui. C'est encore votre nuigraine d'avant-hier. Levez-vous, et venez faire un tour dans le parc ; l'air vous guérira, j'en suis sûre, et...

— Et je ne serai pas obligée de servir à table, c'est ce que voulez dire, n'est-ce pas ? Égoïste !

— J'ai peur de monsieur de Gerfaut, dit la pensionnaire en baissant la voix.

En entendant prononcer ce nom, qui lui donnait